

de quelques minutes ce fut la seconde qu'il éconta.

— Mon Dieu, je vous remercie ! dit-il ; vous m'offrez l'occasion d'une revanche chrétienne, je ne la laisserai pas échapper et j'apprendrai à cet orgueilleux patricien qu'il y a une noblesse plus haute que celle de la naissance, celle du cœur, car celle-là vient de vous.

Uberto réussit à dissimuler son trouble et continua à interroger le jeune homme. Ce dernier lui raconta que se dirigeant vers Tunis, il y avait été pris par un corsaire, et que son père, n'ayant reçu de lui aucune nouvelle le croyait sans doute victime d'un naufrage.

L'exilé génois se rendit auprès du propriétaire du jeune esclave : cet homme était un des principaux corsaires de Tunis, il avait loué le jeune homme comme jardinier à celui chez lequel Uberto l'avait rencontré.

Vous avez en votre puissance lui dit-il un esclave qui est mon compatriote. Je viens vous demander quel prix vous mettez à sa liberté ?

Le corsaire hésita ; puis il répondit : — Je connais la valeur de mon esclave. Il appartient à une des premières familles de Gènes et je ne vous le céderai pas à moins que vous ne me comptiez trois mille ducats. C'est mon dernier mot.

Deux heures après, Uberto comptait au capitaine la somme exigée, et obtenait ainsi à prix d'or, la liberté du fils de son ennemi ! . . .

Le jour était avancé : déjà, le soleil avait disparu à l'horizon ; chacun, fatigué d'avoir supporté la chaleur de la journée, commençait à prendre du repos. Dans une des rues de Tunis, deux cavaliers piquaient leur monture, impatients qu'ils étaient d'arriver à leur destination, déjà, l'un d'eux avait pris l'avance ; portant avec lui un énorme paquet.

Bientôt, les deux étrangers mirent pied à terre.

Uberto (car c'était lui) fit signe à son serviteur de le suivre puis il pénétra dans la maison où le jeune Grimaldo travaillait encore, malgré l'heure avancée l'esclave essuya ses larmes en revoyant celui qui le matin, lui avait parlé la langue de sa patrie.

— Jeune homme séchez vos larmes, s'écria Uberto, vous êtes libre . . .

Dans quelques jours vous reverrez votre père ! . .

Puis, brisant lui-même les chaînes du captif, il voulut l'aider à revêtir les riches habits qu'il avait fait apporter par son serviteur.

Grimaldo n'avait pu encore prononcée une parole que les fers étaient tombés de ses pieds : il accablait son bienfaiteur de questions, lui demandant s'il n'était pas sous l'empire d'un rêve ? Enfin, après quelques explications le jeune homme demeura convaincu de l'heureuse réalité de sa délivrance.

Uberto lui offrit un cheval, et ils partirent ensemble.

Après avoir passé plusieurs jours à Tunis où le retenaient ses affaires, Uberto retourna chez lui avec son jeune compagnon dont il avait gagné l'affection.

L'exilé attendait avec impatience l'occasion de renvoyer le jeune Grimaldo dans sa patrie.

Ayant appris qu'un bâtiment partait pour Gènes, il fit venir son protégé et lui parla en ces termes :

— Mon jeune ami jeune peux vous retenir plus longtemps loin de ceux qui vous aiment et auxquels votre retour causera tant de bonheur. J'ai fait préparer pour vous des provisions, prenez cette bourse pour les frais de votre voyage. Je vous prie de remettre cette lettre à votre père, il se souviendra sans doute de moi. Adieu, je ne vous oublierai jamais et j'espère que vous m'accorderez un souvenir quand vous serez loin de moi. Vous apprendrez bientôt pourquoi je ne peux, moi-même, vous accompagner dans cette belle ville de Gènes qui est aussi ma patrie ; un de mes serviteurs sera votre guide.

En disant ces mots, Uberto glissa une bourse pleine d'or dans les mains de Grimaldo.

Le jeune homme exprima avec effusion sa reconnaissance à son libérateur, et le quitta en versant des larmes d'attendrissement. Peu d'instants après, il s'embarquait pour sa ville natale.

## II

Nous sommes à Gènes. Le vieux Grimaldo, assis devant une table, semble plongé dans une profonde rêverie ; de